

Au pays de la Dividie

Yves Rousseau

Numéro 111, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (2002). Au pays de la Dividie. *24 images*, (111), 63-64.

AU PAYS DE LA DIVIDIE

PAR YVES ROUSSEAU

La Dividie est une contrée virtuelle. La nuit, quand on y regarde le ciel, on voit clairement que ses étoiles sont en réalité des disques au fini métallisé. Je me suis donc muni d'une machine à Dividie comme d'une sorte de cadeau de Noël. Pour les fétichistes de la technologie, je signale que ces DVD ont été lus par un NAD T 531, directement branché par câble RGB sur un moniteur Sony Wega, et que le son transitait par un ampli NAD T 751. Fin de la publicité gratuite.

Le premier DVD que j'ai loué, c'est *Planet of the Apes* de Tim Burton. Je l'avais vu au cinéma, j'allais pouvoir comparer, et il me semble avoir lu quelque part que les primes étaient généreuses. Le film en soi n'est pas désagréable, surtout pour ce qui est de sa direction artistique, toujours très soignée chez Burton, qui cette fois s'inspire de Kurosawa tendance *Kagemusha-Ran*. Un second

disque renferme énormément de matériel sur la production, les secrets de ces galopades de singes qui trompent la perspective, l'académie simienne, où les acteurs et figurants ont dû décrocher un diplôme, Helena Bonham-Carter échouant la première fois! C'est autre chose que les séances d'autocongratulation que nous imposent trop souvent les primes, du style «comme c'est merveilleux de travailler avec un-e tel-le» et de ce que presque toutes les soi-disant infos culturelles nous bassinent comme de la novlangue pendant que les infos dites sérieuses abusent de la question-injonction: «Comment vous sentez-vous?» assaisonnée d'un micro tendu avec insistance. Mais je m'égare déjà, je vou-



Planet of the Apes de Tim Burton. Une direction artistique à la *Kagemusha-Ran*.

lais parler de la Dividie, ce pays mythique.

Ensuite ç'a été une soirée résolument postmoderne avec un programme double *Moulin Rouge* de Baz Luhrmann et *Maelström* de Denis Villeneuve. Dans le premier film, chaque plan semble emprunté: Max Ophuls, Renoir, Kubrick, Kidman, la télé, Toulouse-Lautrec, Schnitzler, Tex Avery, Marilyn et Madonna, Offenbach et la culture urbaine contemporaine, les Marx Brothers et le film noir, Feydeau et Minnelli, *DJs* et *scratching*, théâtre et numérisation, Resnais et Bowie (entre autres) sont convoqués. Mais bon, un cartoon survitaminé qui dure deux heures c'est un peu lourd. En fait, c'est comme un

feu d'artifice: après un temps on passe à autre chose. Le *gimmick* du film (le *gimmickguffin*, dirait Hitchcock), c'est qu'il faut empêcher le Duke, le méchant de l'histoire, de voir et d'entendre. Pour cela, on cherche à le couper radicalement de la moindre possibilité de connivence avec le public, qui paye pour obtenir exactement le contraire, c'est-à-dire recevoir un maximum d'informations sonores et visuelles. Et au fond on se fout bien de la source, du moment qu'on est rassasié, pour ne pas dire agressé, poussé aux limites de l'assimilation du contenu. Le véritable intérêt de ce film est dans le montage de la bande sonore, très Hong-Kong, particulièrement le bruitage des mouvements de

visages, un *wouch!* compressé, qui fait qu'à chaque fois que les personnages tournent la tête, on dirait qu'ils échappent à une gifle, ce qui rappelle le son des films d'arts martiaux (proches cousins des films de danse, de la comédie musicale à la docu-captation). Côté primes, on aurait aimé en savoir plus sur la musique et les raisons des choix du réalisateur.

Je suis tombé sur *Maelström* avec un tas d'appréhensions, venues d'*Un 32 août sur Terre*, collection de personnages sans grand intérêt, pour qui le décor (le désert de l'Utah) semble plus important que le projet (faire un enfant). Critique ou constat de la superficialité du monde contemporain? J'aurais dit oui si le décor



Maelström, ce genre de film de paumés-branchés, réalisé par des junkies de l'image, n'est peut-être pas du vrai Denis Villeneuve.

exotique n'était pas si magnifié. Le sujet de *Maelström*, c'est la culpabilité, illustrée abondamment par cette compulsion qu'a Bibiane à se laver. Un narrateur, qui sera torturé tout au long du film, nous annonce tout de suite que nous allons assister à un chemin de croix vers la réalité. Ceux qui n'ont pas compris pourront se reprendre aux intertitres, assaisonnés de faux paradoxes. Il y avait plus d'idées de cinéma dans un reportage de Villeneuve dans *La course* que dans l'heure et demie de *Maelström*. Entretemps, on mange des sushis, une Norvégienne dispense des massages (suédois?) et on erre dans la ville la nuit. Tout à fait le type de cinéma contemporain *clean*, à l'image accrocheuse, ressemblant à celui qui se fait à Berlin, à Londres, à Paris ou ailleurs, et qui n'arrive surtout qu'à ressembler à ce genre de film de paumés-branchés, réalisé par des junkies de l'image. Le DVD est terriblement pauvre en primes, comme la plupart des DVD québécois que j'ai vus jusqu'ici, à part *Post mortem*.

Mais pourquoi la culpabilité tourmente-t-elle Villeneuve à ce

point? Risquons une hypothèse osée: malgré les tonnes de Jutra, *Maelström* n'est pas un film du vrai Denis Villeneuve. C'est un film qu'il ne semble pas avoir fait pour se faire plaisir, un film qui n'est pas en phase avec sa conception profonde du cinéma. Sa lettre-manifeste, publiée dans *La Presse* le lendemain de la soirée des Oscar, prône un cinéma aux antipodes de *Maelström*, et je crois que c'est là que loge le vrai Denis Villeneuve. On attend donc son prochain film avec l'immense espoir de pouvoir l'aimer.

Intense plaisir avec *Ghosts of Mars* de John Carpenter, un de mes dix meilleurs films de 2001, huis clos plein d'énergie et d'idées de cinéma injectées dans une œuvre qui se veut populaire, un film de gauche en plus. Falardeau devrait voir ça. Mais il aurait les mêmes budgets que Carpenter qu'il trouverait probablement le moyen de tomber dans les travers de son «cinéma de prison», hiératique, démonstratif et hagiographique, juste pour emmerder le bourgeois, enfin le petit-bourgeois des banlieues, celui qui est à la fois la cible et le public d'Elvis Gratton. La construction narrative

de Carpenter est faite d'une série de récits-gigognes qui croisent les points de vue avec un grand tact, résultat d'une intelligence brillante mais sobre, sans l'ombre d'un m'as-tu-vu-quand-je-raconte. Justement tourné dans le désert du sud-ouest américain, *Ghosts of Mars* est un film sur la conquête de l'Amérique, son envers maléfique et les forces qu'elle déclenche, comme dans *The Shining*. La planète Mars, c'est le *wild wild west* du prochain siècle. L'exploitation sauvage des ressources minières réveille les esprits d'une ancienne civilisation, transformant les mineurs en artistes conceptuels de la boucherie, qui ne travaillent qu'à l'arme blanche. Les armes et sculptures des possédés sont magnifiques.

Les Rio-films d'Howard Hawks (*Rio Bravo*, *Rio Lobo*) restent la référence fondatrice de John Carpenter, une forme mille fois explorée du petit groupe assiégé, qui donne encore des fruits juteux. Ici, la SF est un prétexte, le film est en fait un western, et tient aussi de l'horreur (tendance *living dead*), des arts martiaux (les combats sont un peu languets, il faut bien le dire) et du film

d'action et la musique, composée (comme toujours) par Carpenter, est interprétée par le groupe de *speed metal* Anthrax! Une des primes les plus fascinantes, outre les nombreuses scènes de chorégraphie des cascades, est le chapitre *Recording the score*, où l'on voit Carpenter, tel un chef d'orchestre, littéralement diriger les gars d'Anthrax, qui suivent à la lettre ses directives et torturent consciencieusement leurs instruments. C'est alors qu'apparaît Buckethead, guitariste surdoué à la limite de l'autisme, coiffé d'un seau à poulet Kentucky et affublé d'un masque, ce qui en fait une créature tout droit sortie de *Haloween*. *Let's kick some asses!* comme ils disent à la fin du film.

Cela nous amène tout naturellement à *Baise-moi*, de Virginie Despentes et Coralie Trinh-Tri, film sur le pouvoir sexuel et le pouvoir des armes, tourné en numérique, la caméra comme un *gun*, fait pour le DVD, en partie à cause de l'irruption brutale d'images d'organes sexuels en action, habituellement réservées au porno *hardcore*, genre destiné à la consommation domestique. Mais ces images choquantes, de pipes, de viols et de baisés ne sont pas filmées comme dans un porno habituel, contrairement aux scènes de tueries, beaucoup trop conventionnelles. Après un vol et quelques meurtres, que font les filles avec l'argent? Elles s'achètent des fringues, donc consomment. Les sacs en papier de boutiques chics en témoignent, et deviennent une sorte de symbole. Même les tueuses en série ont des fantasmes petits-bourgeois! Elles peuvent tuer un type parce qu'il a parlé de capote, mais ne menaceront pas deux gars qu'elles ont dragué séparément, elles n'ont aucune revendication et les médias sont radicalement absents de leur odyssée.

Prochains achats: les coffrets Robert Morin et Gilles Groulx, histoire de voir si l'édition des DVD québécois s'améliore. ■